

Les sagas islandaises

Maurice Pouliot

Number 22, February–March–April 1986

Racontez-moi l'histoire!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20444ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pouliot, M. (1986). Les sagas islandaises. *Nuit blanche*, (22), 50–53.

LES SAGAS ISLANDAISES



Panneau mural islandais du XI^e siècle représentant un saint en prière.

*Par Maurice
Pouliot*

Un des grands mérites de la littérature médiévale réside dans le fait d'avoir inventé le roman, «cette vérité plus haute qui est le mensonge de la fiction» pour reprendre les termes de Jean Marcel, et ce, à partir d'un vaste substrat de mythes, de contes et de légendes. Dans ce long processus qui a permis à l'Histoire de devenir histoires, le rôle de la France se révèle capital. Pourtant d'autres pays ont contribué à l'avènement du roman. Ce fut notamment le cas de l'Islande dont l'apport ne laisse

pas de surprendre par son originalité. Pendant que sur le continent européen, les romans de chevalerie exaltaient l'autorité avec le personnage d'Arthur, pavant ainsi la voie à la monarchie absolue, quelques dizaines de milliers d'individus parvenaient, grâce à une organisation sociale que certains qualifient d'anarchique et à une vision du monde qu'ils tenaient de leurs ancêtres vikings, à créer un style narratif que ne désavoueraient ni un Balzac, ni un Robbe-Grillet.

Le peuplement de l'Islande débuta vers l'an 870. Majoritairement scandinaves, les colonisateurs instaurèrent sur l'île une sorte d'État républicain dans lequel n'existaient ni pouvoir exécutif, ni armée, ni police. Tous les différends — et ils furent nombreux dans un pays dont la partie habitable (donc les ressources) était limitée — devaient se régler lors d'assemblées régionales, les *Thing*, et à l'*Althing*, l'assemblée nationale, où se réunissaient, à certains moments de l'année, les chefs locaux et les fermiers qui se plaçaient sous leur protection. Et, fait important à noter, les Islandais, particulièrement pointilleux sur toutes les questions d'ordre juridique, ne connaissaient pas la peine de mort.

Grandeur épique de l'Histoire

En 999, l'Islande adopta le christianisme. En découlera un siècle et demi de paix, période pendant laquelle, stimulé par la création d'écoles, par l'arrivée de l'alphabet latin et par la diffusion d'une multitude de livres européens, tout un peuple se mit à l'étude. De telle sorte que, dès la seconde moitié du XII^e siècle, nombre d'œuvres étrangères sont traduites en langue vernaculaire. Ces traductions, notamment celles d'ouvrages hagiographiques, appuyées par des productions locales allant des généalogies aux textes de lois, vont rapidement donner naissance aux *konungasögur* (sagas royales). Le *Heimskringla*, ouvrage monumental du rationaliste Snorri Sturluson, constitue l'expression la plus achevée de ce genre de sagas.

Les sagas royales, qui portaient sur des rois norvégiens, donc étrangers, permirent aux *sagnamenn* d'aborder des sujets qui mettaient en scène des Islandais. Les *byskupa sögur* (sagas des évêques islandais) font un peu office d'intermédiaires avant d'en arriver aux sagas à proprement parler qui sont résolument laïques. On les divise généralement en deux groupes: les *Islendingasögur* (sagas des Islandais ou des familles) dont l'action se situe à l'époque de la colonisation et les *samtíðarsögur* (sagas des contemporains). Ces dernières, compilées dans la *Sturlunga Saga*, relatent la longue série de querelles qui ensanglantèrent l'île à partir de la seconde moitié du XII^e siècle. Ces dissensions servirent de prétexte à la Norvège, délibérément aidée par l'Église, pour annexer l'Islande entre 1262 et 1264. Le pays entra alors dans une longue période sombre et ne retrouvera son indépendance qu'en 1944.

Parallèlement, à partir de la fin du XIII^e siècle, l'inspiration des *sagnamenn* se tarit, témoignant ainsi de la fin du «miracle islandais». Maintenant colonisés, oubliant peu à peu l'ancienne république, les écrivains tenteront, dans les *fornaldarsögur*, de ressusciter les anciens héros germaniques et vikings. Finalement, avec les *riddarasögur*, ils redeviendront de simples traducteurs, mais cette fois, des romans de chevalerie écrits sur le continent. La boucle était bouclée.

La guerre des clans

Encore aujourd'hui, il n'est pas rare d'entendre des Islandais, dont plusieurs pratiquent les sagas, comme d'autres le Coran ou la Bible, se disputer au sujet de l'emplacement exact où séjourna le hors-la-loi Grettir. Ils perpé-

tuent ainsi un long débat qui a eu cours sur l'historicité des sagas et qui, pendant longtemps, maintint dans l'ombre l'étude de leur forme et de leur style.

La recherche moderne a bien souligné le fait que les *sagnamenn* qui ont rédigé les *Islendingasögur* ont vécu quelque 200 à 300 ans après les événements qu'ils racontaient. Ils ont voulu avec la documentation dont ils disposaient, composée de récits oraux, de récits écrits et des poèmes des scaldes, recréer une époque révolue. Quoiqu'ils aient voulu procéder comme des antiquaires, ils ne pouvaient traiter plus ou moins mythiquement ce passé que d'après l'idée qu'ils s'en faisaient. Ainsi, inconsciemment ou non, ils ont fait œuvre littéraire au même titre qu'une Jeanne Bourin et ce, avec un souci d'authenticité sans équivalent à l'époque.

Cette recherche acharnée de la vérité va s'inscrire dans la forme même des sagas. En effet, les *samtíðarsögur* et les *Islendingasögur*, dont il faut pourtant soustraire quelques sagas consacrées à des scaldes (poètes) ou à des hors-la-loi, portent sur un fait à la fois simple et multiple: les querelles entre familles ou clans. Un tel sujet déterminera la structure profonde des sagas qui s'élaborera sur la combinaison de trois éléments actifs: le conflit, le plaidoyer et la résolution. Très souvent ce dernier point se résumait en un meurtre, déclenchant ainsi un nouveau conflit. Si on ajoute à cela que les *sagnamenn* se plaisaient à entremêler différentes querelles à l'intérieur d'un même récit, on aura une idée de la complexité à laquelle certains d'entre eux pouvaient atteindre.

Voici un extrait de la *Saga de Njall le Brûlé* écrite par un inconnu vers 1280. Par ses interventions auprès de Flosi, l'oncle de Hildigunnr la veuve, Njall avait presque réussi à réconcilier le clan de la victime Höskuldr et le clan adverse. Mais voilà qu'en se rendant à l'Althing, lieu de l'arbitrage, Flosi doit faire halte chez Hildigunnr. (Texte cité et traduit par Régis Boyer dans *Les sagas islandaises*, Payot, 1978, p. 187-188)

Hildigunnr était dehors et dit: «Maintenant, il faut que tous les gens de la maison soient dehors, car Flosi entre dans l'enclos, et les femmes vont nettoyer les maisons, les tendre de tapisseries et préparer le siège d'honneur pour Flosi.» Ensuite, Flosi entra dans le clos. Hildigunnr se tourna vers lui et dit: «Sois le bienvenu, parent, mon cœur se réjouit de ta venue.» Flosi dit: «Nous allons déjeuner ici et partirons ensuite.» Alors, on attachait leurs chevaux.

Flosi entra dans la pièce, s'assit, repoussa loin de lui le haut-siège sur l'estrade et dit: «Je ne suis roi ni jarl, ce n'est pas la peine de me donner un haut-siège, et il n'y a pas besoin de se moquer de moi.» (...)

Hildigunnr s'assit à côté de Flosi et ils parlèrent longtemps à voix basse. Ensuite, on apporta les tables, et Flosi se lava les mains ainsi que son escorte. Il examina la serviette: elle était toute en lambeaux et déchirée à un bout; il la jeta sur le banc, ne voulut pas s'en essuyer les mains, arracha la nappe, s'en essuya et la jeta à ses hommes. Ensuite, il s'assit à table et ordonna aux hommes de manger.

Alors, Hildigunnr entra dans la pièce. Elle s'avança devant Flosi et rejeta ses cheveux de devant ses yeux: elle pleurait. Flosi dit: «Tu as le cœur lourd, parente, puisque tu pleures. Pourtant, il est bon que tu pleures un excellent homme.» «Quelles poursuites pour le meurtre, ou quelle assistance obtiendrais-tu de toi?» dit-elle. Flosi dit: «Je poursuivrai ton procès jusqu'aux limites de la légalité et t'aiderai pour qu'on obtienne des accords dont les sages conviennent qu'il y ait pour nous honneur à en retirer en tous points.» Elle dit: «Höskuldr t'aurait vengé s'il avait eu des poursuites à entreprendre pour toi.» Flosi répondit: «La férocité ne te manque pas, et l'on voit bien ce que tu voudrais.» Hildigunnr dit: «Arnórr Órnólffson de Forsarskogar

avait moins méfait envers Thórdr prêtre de Freyr, ton père. Or tes frères, Kolbeinn et Egill, l'ont tué au Thing de Skaptafell.»

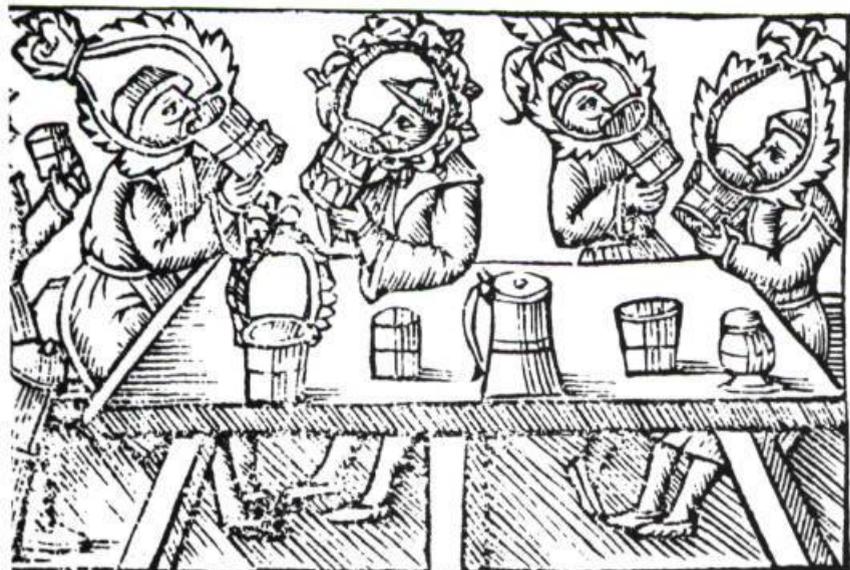
Hildigunnr s'avança alors vers l'entrée de la salle commune et ouvrit son coffre. Elle en sortit le manteau que Flosi avait donné à Höskuldr et que celui-ci portait quand il avait été tué. Elle l'avait conservé, avec tout le sang dedans. Elle revint vers le fond de la pièce avec le manteau. Elle alla à Flosi sans un mot. Celui-ci avait fini de manger et l'on avait enlevé la table. Hildigunnr enveloppa Flosi dans le manteau: les caillots de sang séché pleuvaient autour de lui. Elle dit alors: «C'est ce manteau-là que tu donnas à Höskuldr, Flosi, et maintenant je te le rends. C'est aussi ce manteau qu'il portait quand il a été tué. Je prends à témoin Dieu et tous les saints de ce que je te conjure, par toute la puissance du Christ et par ta propre virilité et valeur, de venger toutes les blessures qu'il portait quand il est mort. Sinon, que chacun te tienne pour un lâche!»

Flosi rejeta le manteau, le lança dans ses bras et dit: «Tu es le pire des monstres, et tu voudrais que nous entreprenions ce qui serait le pire pour nous tous. Glacés sont les conseils des femmes.» Flosi était tellement agité qu'il avait le visage tantôt rouge comme le sang, tantôt pâle comme l'herbe et tantôt noir comme l'enfer. Lui et les siens allèrent à leurs chevaux et partirent.

Ce n'est pourtant pas dans cette structure que se définit vraiment la saga islandaise. Et ici, une remarque s'impose. Même si le mot saga dérive, tout comme le *to say* anglais, d'un verbe qui signifie dire ou raconter, il ne faut pas en déduire que toute histoire peut être appelée saga. D'abord et avant tout, une saga c'est un style, un art de dire.

Face à leurs sujets, les *sagnamenn* adoptent une attitude précise et à laquelle ils ne dérogent pas: ils se veulent impartiaux et objectifs, on dirait même froids. Pour sauvegarder la vraisemblance de leurs récits, ils rejettent toute forme de lyrisme ou d'idéalisation. De plus, ils se refusent à juger et à expliquer leurs personnages, se bornant plutôt à en suggérer les traits par leurs actes et leurs paroles. Tout cela est transmis dans une langue laconique où règnent la litote, l'économie du vocabulaire et l'emploi de verbes d'actions et dans laquelle on retrouve un surprenant humour glacé qui laisse transparaître une vision tragique de l'existence.

Les concours de boisson égayaient les banquets islandais. Documentation Charmet, Bibliothèque nationale de Paris.



(...) et l'on pansa leurs blessures. Thoroddr Thorbrandsson avait en arrière du cou une blessure si grande qu'il ne pouvait tenir la tête droite. Il était en longues braies et elles étaient toutes trempées de sang. Il fallut qu'un domestique de Snorri le déshabille; quand il dut retirer les braies, il ne put les lui enlever. Alors il dit: «On ne ment pas quand on dit de vous autres, fils de Thorbrandr, que vous êtes des gens qui aimez les habits extraordinaires; vous avez des vêtements si étroits qu'on ne peut vous les enlever.» Thoroddr dit: «Tu ne le fais peut-être pas comme il faut». Alors le domestique prit appui d'un pied sur un montant de lit et tira de toutes ses forces: les braies ne vinrent pas. Snorri y alla alors, palpa la jambe et découvrit qu'un fer de lance la traversait entre le tendon d'Achille et le cou-de-pied, et qu'il avait tout cloué ensemble, la braie et la jambe. Snorri dit alors que le domestique était un imbécile d'une espèce peu commune de ne pas avoir pensé à cela.

Snorri Thorbrandsson était le moins abîmé des frères: le soir, il s'assit à table à côté de son homonyme, et l'on mangea du fromage blanc. Snorri le godi trouva que son homonyme ne mangeait pas beaucoup de fromage et il demanda pourquoi il mangeait si lentement. Snorri Thorbrandsson répondit que, quand on vient de les bûllonner, les agneaux n'ont guère envie de manger. Alors Snorri le godi lui palpa la gorge et découvrit qu'une pointe de flèche lui traversait la gorge, à la racine de la langue. Il prit alors des pincettes et lui retira la flèche. Après cela, Snorri Thorbrandsson mangea.

Extrait d'*Eyrbyggja Saga* cité et traduit par Régis Boyer dans son remarquable ouvrage *Les sagas islandaises* (Payot, 1978, p. 92). Après une bataille violente entre les fils de Thorbrandr et ceux de Fhorlakt, les survivants de la famille du premier sont amenés chez Snorri le godi où l'on pansa leurs blessures.

La force du destin

Quiconque aborde pour la première fois les sagas islandaises est frappé par le grand nombre de termes et d'expressions qui traduisent, en ses moindres nuances, l'idée de destin. Il faut en trouver l'origine dans l'éthique païenne des anciens Scandinaves pour qui le destin était omniprésent. Dès le moment de sa naissance, l'homme était investi d'un pouvoir personnel et, ainsi, doté d'un être qu'il se devait de faire connaître. Une telle participation au sacré avait comme conséquence que les individus, convaincus d'être sous la responsabilité des divinités, ne se sentaient jamais seuls. De plus, cela permit que se développât chez eux une forte propension à l'individualisme. Pour eux l'individu était la valeur suprême et toute société se devait de permettre l'égalité pour tous.

Pour connaître son destin, l'homme disposait d'un certain nombre de moyens. Dans la plupart des sagas, les personnages sont informés par des rêves ou des prophéties de ce que le destin a décidé pour eux. De plus, pour savoir si leur conduite est digne du legs des divinités, ils peuvent se fier à l'opinion des autres. Cela explique pourquoi les héros de sagas nous semblent si imbus d'eux-mêmes, si orgueilleux et qu'ils se soucient tellement de leur réputation.

Il ne faudrait pourtant pas croire que nous avons affaire à une forme quelconque de fatalisme ou d'absurde. Au contraire, l'honneur, pour un individu, résidait dans sa volonté et sa capacité d'accepter son destin et de vivre ce qu'il lui «avait été donné» de vivre. Loin de le subir, il veut réaliser son destin. Il est essentiellement en marche, en action. De ce fait, il ne saurait supporter d'être critiqué ou rabaisé, en un mot d'avoir honte. Et c'est ici que se manifeste dans toute son acuité la dimension tragique de la vision du monde de ces hommes.



Adossé à ces rochers de Thingvellir, l'orateur pouvait aisément se faire entendre des membres de l'Althing.

Pour les anciens Nordiques, assumer son destin signifiait que, sous aucun prétexte, ils ne pouvaient tolérer qu'on empêche celui-ci de se réaliser. Dans de telles conditions, rarissimes seront les héros de sagas qui ne se vengeront pas lorsqu'ils se considéreront victimes d'un affront. Peu importe si elle doit s'exercer sur des personnes qu'on aime ou que l'occasion de la pratiquer ne se présente que plusieurs années après que l'offense ait été subie, la vengeance sera un droit, un droit inaliénable.

Une telle éthique axée sur l'individu ne pouvait, dans des conditions historiques favorables, que faciliter l'éclosion d'une esthétique particulière. Les sagas sont des œuvres fortes, empreintes de lucidité, de bon sens et de rigueur. Œuvres sans artifices et qui refusent les compromis.

On est en droit de s'étonner qu'elles soient si peu connues à l'extérieur du monde scandinave. Pourtant certaines d'entre elles n'ont rien à envier aux plus célèbres des œuvres médiévales. *Egils Saga*, *Skallagrimsson*, *Laxdaela Saga* et surtout *Brennu-Njals Saga* comptent parmi les sommets de la prose narrative du Moyen Âge. Le lecteur moderne reste ébahi devant certaines pages de ces récits.

De la prodigieuse production dont l'Islande a doté la littérature universelle, nous n'avons retenu que bien peu: un mot, que nous employons d'ailleurs de façon tout aussi fautive qu'abusive. Les exemples foisonnent: la saga des chemins de fer, des poules mouillées, des Canadiens de Montréal, des greffes du foie (sic)... Il va sans

dire qu'une telle utilisation éclaire, plus qu'elle ne la masque, notre ignorance face à un phénomène historique et littéraire unique au monde. ■

Bibliographie

En français:

Les œuvres suivantes de Régis Boyer à qui cet article doit presque tout:

Ouvrages théoriques:

Les sagas islandaises. Payot, Paris, 1978, 230 p. *Les religions d'Europe du Nord*. Paris, Fayard-Denoël, collaboration de Eveline Lot-Falck, 1974, 753 p. *La religion des anciens Scandinaves*. Paris, Payot, 1981, 249 p.

Traductions:

La saga des Chefs du Val au Lac. Paris, Payot PBP n° 381, 1980, 184 p. *La saga de Harald l'Impitoyable*. Paris, Payot, PBP n° 363, 1979, 181 p. *La saga de Njall le Brûlé*. Paris, Aubier Montaigne, 1976, 410 p. *La saga de Saint Olaf* (de Snorri Sturluson). Paris, Payot, 1983, 316 p. *La saga de Snorri le Godi*. Paris, Aubier Montaigne, 1973, 237 p. *La saga des Vikings de Jomberg*. Caen, Heimdal, 1982. Jean Renaud, *La saga des Féroïens*. Paris, Aubier Montaigne, 1983, 132 p.

En anglais:

Quelques traductions chez Penguin Books, notamment celles de *Egil's Saga*, *Laxdaela Saga* et *Hrafnkel's Saga and Other Stories*

